

La cour des miracles

*par Arlette Bompart
d'après le récit de Roland Noyrigat*



Grand retour dans le temps avec cette gravure nous présentant, au XVIIème siècle, une Cour des Miracles. Peut-être quelques explications car, les ans qui passent, estompent parfois nos souvenirs.

Sous l'Ancien Régime donc, existaient des zones de non droit regroupant les reclus de la société souffrant de tous les maux possibles. Ils vivaient là, en communauté, tout au long de la journée afin d'apitoyer les bourgeois de passage et de récolter une aumône, si maigre soit-elle. Mais, MIRACLE, une fois la nuit tombée, ce pauvre monde disparaissait comme par magie ! Le vieillard rajeunissait... Le

boiteux marchait droit... L'aveugle se dirigeait sans problème... Bref, tous ces infirmes retrouvaient leurs capacités respectives. Mendiants le jour, ils devenaient brigands la nuit. On comptait sur Paris une douzaine de ces lieux malfamés. Plusieurs grandes villes en possédaient un aussi. Les détruire devint le souhait le plus cher des rois et du peuple de France car les nuisances s'avéraient insupportables. De décennie en décennie, de laborieuses tentatives aboutirent à des suppressions partielles. Il fallut attendre août 1784 pour déclarer fermée la totalité de ces espaces.



Je présume que je vais éveiller la curiosité de certains Millavois. Oui, notre cité aussi avait, bel et bien, sa Cour des Miracles ! Où donc ? Les anciens doivent s'en souvenir, mais vous qui l'ignorez, suivez-moi.

Me voici sur le boulevard de l'Ayrolle, à l'angle de la rue de l'Ancienne Tour, devant l'épicerie des époux Perrier (voir tome 5, page 239). Je continue la promenade. Je longe l'atelier du menuisier ébéniste M. Pradié ; je repense à son fils, le grand Michel... M. et Mme Gaven (parents de Jean-Louis), tiendront là, plus tard, l'agence Vespa... Je repère ensuite l'imprime-



rie des frères Bousquet dont la renommée n'est point à faire... Après un cabinet d'assurances, à l'angle du porche du Concierge, une laitière, chaque soir, nous fournissait encore tout tiède, du bon lait crémeux de ferme. Un petit détour sous ce passage obscur, je revois au travail MM. Gayraud et Durand menuisiers et M. Trémolet s'appliquant au bobinage des moteurs électriques. Les habitants de ces maisons riveraines, des familles nombreuses, se côtoyaient en bonne intelligence. Je me souviens des Courtial, des Rouquette et encore de la Mémé Caylus... Puis, place à la boucherie Fabre et au magasin de Claude Bessière « Cycles, Motos, Scooters ». A l'étage au-dessus, vivait Mme Bellus, laveuse de métier. Pour rincer le linge, elle



descendait au grand lavoir. En hiver, elle plongeait ses mains et ses bras dans l'eau glacée. Elle nous donnait la chair de poule !

Je me rapproche maintenant des murs et grilles du numéro 45. Que cachent-ils ? Vous le saurez bientôt. Avant, je termine ma balade, passe devant deux commerces dont j'ai oublié l'enseigne et



arrive chez M. Fraysse, vulcanisateur. Il employait M. Balitrand, papa de Pierrot que vous connaissez peut-être. Un petit clin d'œil en face sur l'enceinte du Château de Sambucy. Intégrée à ses dépendances, la boutique des Tesseyre donnait sur le boulevard. Père et fils, surnom-



més les « Trinque » vendaient et assuraient les réparations des postes de TSF.

Attention ! Chose promise, chose due : revenons au 45. Ne pénétrons pas par la petite porte, réservée à l'époque à la conciergerie mais ouvrons en grand le lourd portail en fer forgé donnant accès aux voitures hippomobiles. Devant vous se dresse, je ne peux pas dire



fièrement, le château des De Corneillan. Cette famille noble, comme tant d'autres, avait fait ériger sa luxueuse demeure dans le quartier riche de la ville. Voilà ce qu'il en restait dans les années 50 ! La municipalité d'alors y logeait des ménages modestes ayant à charge pas mal d'enfants. La vaste cage d'escalier et le couloir des deux entrées côté Peyrollerie tombaient en décrépitude. Les différents étages, étayés, tenaient debout on ne sait comment. De nos jours, on crierait au loueur : assassin ! Moi, j'habitais, côté Ayrolle, au rez-de-chaussée. Une échelle meunière, que l'on distingue, conduisait chez eux les locataires du premier. Mais, la cour ? me direz-vous. Sur la gauche, un local où Claude Bessière réparait les motos. Derrière cet

atelier, deux poulaillers : l'un, lui appartenant, l'autre étant la propriété de mes parents, les Noyrigat. Une année, l'idée leur vint même d'engraisser un cochon ! Nous l'appelions Philippe. Profitant de la porte restée ouverte, un beau jour, l'animal part en reconnaissance sur le boulevard ! Une sacrée rigolade dans tout le quartier pour le récupérer ! Sur la droite, une construction en planches servait de siège à la SFIO (Parti Socialiste actuel). On pouvait y apercevoir assez souvent



Paul Ramadier, vous connaissez ? L'homme de la vignette automobile obligatoire destinée à venir en aide aux personnes âgées ! Il assumait des réunions et, comme un fait exprès, ce soir-là, Claude, notre mécanicien devait impérativement tester des moteurs !

Alors, la partie restante, non négligeable, vous devinez ? C'était notre Cour des Miracles ! Baptisée par qui ? Je l'ignore. Mais ainsi nommée car elle grouillait d'enfants. Croyez-moi, il n'en manquait pas ! Au sortir de l'école, le jeudi, tous les gamins du coin s'y retrouvaient. Ils s'adonnaient bruyamment aux divers jeux de l'époque. Les parties de football s'y déroulaient avec acharnement. De plus, nous formions une bande bien organisée. Nous recherchions toujours un petit boulot qui nous ferait gagner trois sous. Lorsqu'un cirque installait son chapiteau sur la place de La Capelle, nous nous faisons embaucher. Nos parents n'ayant pas les moyens de nous offrir le spectacle, nous y assistions gracieusement et visitons aussi la ménagerie. Idem pour les



manèges, nous gagnions des tours « à l'œil ».

Il arrivait que Claude nous confie des cadres de vélos qu'il devait repeindre. Notre travail : les gratter. Le crissement du frottement, très désagréable, nous faisait mal aux dents... Qu'importe ! Nous souffrions tout en pensant à la récompense promise ! A la scierie Mouysset, avenue Jean Jaurès, nous quémandions des « gistels », des morceaux de bois débités (25 à 30 cm) puis refendus. Nous confectionnions des petits fagots servant à allumer les cuisinières. Nous les vendions aux épiciers du quartier. Au printemps, poussaient les poireaux de vigne. Pas de pesticides alors ! On les cueillait, on les nettoyait, on les mettait en bottes que nous propositions aux particuliers en faisant du porte à porte. Cela marchait très bien.

Pendant les grandes vacances, on s'expatriait un peu. Le vulcanisateur voisin ne nous refusait pas les vieilles chambres à air. Nous les découpons en lanières et fabriquions des frondes. Avec, nous prouvions notre adresse ! « *Déquiller* » les ampoules de quelques lampadaires éclairant les rues... tuer des clavettes (des lézards) au Saoutadou après nos baignades dans les eaux fraîches du Tarn, nous amusait. A l'occasion, nous parcourions la chaussée près



du vieux moulin. Nous fouillions les caves à la main pour attraper des goujons. La peur des gendarmes, cependant, nous rendait vigilants. Parfois, nous faisons incursion dans les poubelles de l'imprimerie Bousquet. Là, nous déroptions des bandelettes résultant du massicotage. Nous jouions avec ces tombées de papier et les abandonnions ensuite. Elles jonchaient la cour mais encore le trottoir. Immanquablement, un adulte nous rappelait à l'ordre. Il nous « engueulait » et nous obligeait à nettoyer les lieux !

Nous nous montrions plus raisonnables quand nous décidions d'organiser, entre nous, une course, le soir, après souper. Durant la journée, nous visitons les commerçants des alentours. Ils nous donnaient des bricoles qui récompenseraient les premiers gagnants. Nous récupérons, chez Claude, des vieilles jantes en bois car nous courions parfois, pour corser la compétition, avec des cerceaux de fortune. Le circuit : rue de l'Ancienne Tour, rue Peyrollerie, place du Jumel et remontée de l'Ayrolle à répéter plusieurs fois. Ouf ! nous fournissions des efforts... C'était dur ! Nous animions le quartier. Les gens se prenaient au jeu. Je dois vous signaler, la vedette de ces soirées se nommait André Fages (plus connu sous son pseudo). Il nous distançait tous.

Voilà. La Cour des Miracles à Millau ? Un espace investi par une bande de gamins un peu livrés à eux-mêmes, hardis, débrouillards et aux occupations parfois un peu débordantes... Mais, dites-moi, n'aviez-vous pas une fronde ? Allez, pensez à votre enfance.

